

JOURNAL LITTÉRAIRE

ET

BIBLIOGRAPHIQUE.

MAI 1802.

Ce journal paroît à Hambourg le dernier jour de chaque mois. Le prix de l'abonnement pour l'année entière est de 7 mk. 8 sch. d'Hambourg, ou de 3 Rthlr. de Saxe; et seulement de 5 mk. ou de 2 Rthlr. pour ceux qui seront en même temps abonnés au Spectateur du Nord.

On s'abonne à Hambourg et Brunswick chez les Editeurs P. F. Fauche *et comp. Pour toute l'Allemagne et les autres pays, chez les principaux Libraires, et aux bureaux des postes.*

(NB.) *Les articles qui ne sont pas signés, sont tirés des journaux de France.*

Plans, *coupes et élévations des plus belles maisons et hôtels construits à Paris et dans les environs, publiés par* J. C. Krafft *et* N. Ransonnette. *IIe à IXe livraison. gr. in-folio. Paris, chez les auteurs.*

La première livraison de cette collection digne d'intéresser les artistes et les amateurs, a déjà paru il y a quelque temps. Chaque livraison est composée de six planches, et d'une explication rédigée en langues française, allemande et anglaise. L'ouvrage formera en tout dix-huit livraisons, dont la dixième est maintenant sous presse. Voici le détail des planches contenues dans ces huit livraisons.

IIe. *cahier.* 1) Maison Dervieux, rue Chantereine, par *Brogniard* et *Bellanger*, architectes; 2) maison

Thamney, rue de Provence, par *Itasse*, architecte; 3) maison *Chevalier*, architecte, située au bas de Chaillot; 4) maison Hosten, rue St. Georges, par *Ledoux*, architecte; 5) maison Lakanal-du sujet, rue du Mont-Blanc, par *Henry*, architecte; 6) maison *Dammains*, architecte, rue Richer.

IIIe *cahier*. 1) Maison la Thuille, rue Poissonnière, par *Durand*, architecte; 2) maison de Leduc, Mont-Parnasse, par *Damesme*, architecte; 3) maison Chamblin, boulevard Plumet, par *Brogniart*; 4) maison Vassale, rue Pigalle, par *Henry*; 5) trois maisons de *Bellanger*, architecte; 6) coupe de deux de ces maisons.

IVe *cahier*. 1) Maison du cit. *Orliane*, architecte, rue du Mont Parnasse; 2) maison *Ledoux*, architecte, rue Poissonnière; 3) maison Bondy, boulevard Montmartre, par *Brogniart*; 4) maison Biteaux, rue des Trois Frères, par *Blanchon*; 5) maison Beaumarchais, porte Saint-Antoine, par *Lemoine le romain*; 6) plan, coupe et détails de cette maison.

V^e^ *cahier*. Maison de Mlle. St. Germain, rue des Porcherons, par *Ledoux*; 2) maison de *Vavin*, architecte; 3) maison Vassal, rue Pigalle, par *Henry*; 4) maison Epinée, rue Pépinière, par *Olivier*; 5) pavillon et serre chaude du duc d'Orléans, rue de Provence, par *Brogniart*; 6) coupe de la longueur et de la façade de la salle de spectacle.

VIe *cahier*. 1) Maison Jarnac, par *Legrand*; 2) maison du cit. *Ledoux*, architecte; 3) maison Fortin, rue et faubourg Honoré, par *Brunau*; 4) maison du sculpteur, rue et faubourg Denis, par *Bricard*; 5) maison de l'institution polytechnique du cit. Lemoine d'Essoies, par *Aubert*; 6) élévation et coupe de la nouvelle salle, et coupe de l'ancienne maison du cit. *Lemoine*.

VIIe *cahier*. 1) Maison de Calais, peintre, par *Poyet*; 2) maison.... près le clos Payen, par *Peyre*; 3) maison Masserano, boulevard Plumet, par *Brogniart*; 4) maison Montmorency, rue du Mont Blanc, par *Ledoux*; 5) maison de chasse du duc de Laval, par *Cellerier*; 6) élévation et coupe de cette maison.

VIIIe *cahier*. 1) Trois maisons bâties par *Dewailly*;

2) coupe générale de la maison n°. I; 3) coupe de la maison n°. II; 4) maison ci-devant Beaugeon; 5) pompe établie dans un monument gothique du jardin Beaugeon; 6) maison Nicolaï, par *Cellerier.*

IX[e] *cahier.* 1) Maison de Mlle. Guimard, rue du Mont-Blanc, par *Ledoux;* 2) maison Chenot, rue de Provence, par *Brunau;* 3) maison de Gondeau, par *Lemoreau;* 4) maison de *Henry*, architecte; 5) deux maison de Pasgnier, par *Trepsate;* 6) écuries de l'hôtel de l'Infantado, par *Cellerier.*

(139)

Méthode *élémentaire et amusante pour étudier la géographie, la cosmographie et l'histoire, composée pour l'usage des pères et mères de famille, par le cit.* Courtembue. *Vol. in-*8. *Paris, chez* Poncelin, Debray *et* Fuchs.

L'auteur a réuni dans son ouvrage tout ce qui peut donner des notions simples et claires sur l'étude de la cosmographie et de l'histoire. Il est si sûr de sa méthode, qu'il engage les mères de famille à ébaucher, à préparer la mémoire de leurs enfans, par l'étude de la géographie, lorsqu'ils savent lire et un peu écrire, et à cet effet il a cherché à donner à son ouvrage l'agrément et la simplicité qui puissent le mettre à la portée de tous les âges.

(140)

Appel *à la justice des nations et des rois, ou Adresse d'un citoyen français au congrès de Lunéville, au nom de tous les habitans de l'Europe, qui professent la religion juive, par* Michel Berr. 70 *pag. gr. in-*8. *Paris, chez* Levrault.

Ce plaidoyer pour la nation juive devoit être présenté au congrès de Lunéville, lorsque la conclusion de la paix termina les négociations. Quoique la consti-

tution de l'empire germanique ait éprouvé des changemens dans sa base, l'auteur a cru devoir publier son ouvrage, persuadé qu'un nouveau congrès deviendra tôt ou tard indispensable. L'auteur a consulté entre autres l'ouvrage de M. de *Dohm* ; il convient que, malgré tout ce que le gouvernement français a fait en faveur des Juifs, une très-grande partie s'obstine encore à ne chercher d'autres ressources que celles d'un trafic honteux, il en rejette la faute sur la puissance de l'habitude, et croit que le temps et l'émulation pourront changer les mœurs de cette nation et la rappeler au bonheur.

(141)

Soirées allemandes, *ou Recueil des romans, nouvelles, pièces de théâtre et ouvrages de tout genre, traduit de l'allemand par* G. L. Sevelinges. 3 *vol. in*-18. *Paris, chez* Maradan.

On trouve dans le *premier* volume deux morceaux intitulés, *Pauline* et *Blackmore*, et le *souper Bremois*, ce dernier est mêlé de poésies. Le *second* volume contient une tragédie en cinq actes, intitulée : *le Masque* dont le sujet est pris d'une conspiration des Jésuites contre Lorenzo duc de Ferrare. La nouvelle contenue dans le troisième volume est extraite des *voyages dans la caverne du malheur et les repaires du désespoir*, roman *allemand* de *Spiess*.

(142)

Traité d'Harmonie, *par* Catel, *adoptée par le Conservatoire, pour servir à l'étude dans cet établissement. Vol. in* 4. *Paris, à l'imprimerie du Conservatoire de musique.*

Le cit. *Catel* s'est proposé dans cet ouvrage, de simplifier, autant qu'il lui a été possible, les élémens de l'harmonie ; il a tâché de la ramener à sa véritable origine, en démontrant que toutes les dissonnances sont

engendrées par les consonnances. Il a réduit les accords à un très-petit nombre, en ne donnant le nom *d'accord* qu'à ceux qui n'ont besoin d'aucune préparation, et qui tirent leur origine du corps sonore.

Il a divisé l'harmonie en deux classes ; l'*harmonie simple ou naturelle* et *l'harmonie composée ou artificielle.* La première comprend tous les accords qui n'ont pas besoin de préparation. L'harmonie composée est fondée sur l'harmonie simple, et se forme par le retard d'une ou plusieurs parties qui prolongent un ou plusieurs sons d'un accord sur l'accord suivant.

Par-là l'auteur se rapproche des maîtres italiens, auxquels il se réunit tout-à-fait en ne classant point la quarte parmi les consonnances, quoiqu'elle soit un renversement de quinte, en prescrivant pour règle à la marche des consonnances les trois mouvemens, direct, oblique et contraire, et en donnant pour les préparations et les suspensions des préceptes puisés dans la pratique. Cette méthode simple et lumineuse, qui explique tous les emplois réguliers de l'harmonie, et n'en autorise aucun abus, a déjà produit dans les classes du conservatoire où elle est enseignée, les effets les plus heureux.

(143)

Des Homonymes français, *ouvrage nécessaire à tous ceux qui désirent d'écrire et de parler correctement le français. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, par* L. Philippon-la-Madelaine. *Vol. in-8. Paris, chez* Briand.

On entend par *homonyme* des mots de familles différentes, qui présentant à l'esprit une grande dissemblance de sens, offrent à l'oreille une parfaite similitude de sons. D'après cette définition les mots *cœur* et *chœur* sont homonymes. Plus une langue est stérile, plus elle a d'homonymes ; le grec en a moins que le latin, et le latin beaucoup moins que le français, qui prête par-là davantage aux calembours. L'intention

de l'auteur n'est certainement pas de favoriser cette malheureuse facilité des jeux de mots, il a voulu se rendre utile en faisant exactement connoître la différence des sens attachés à deux ou plusieurs homonymes, et surtout la différence de leur orthographe. Son ouvrage remplit son objet, il peut épargner des recherches et lever bien des doutes.

(144)

La petite maison rustique, *ou cours théorique et pratique d'agriculture, d'économie rurale et domestique. 2 gros vol. gr. in-8. orné de douze planches doubles et d'un frontispice. Paris, chez* Devaux.

Cet ouvrage sera utile à la classe nombreuse d'hommes qui ne connoît guère de l'agriculture que le nom, et surtout aux propriétaires qui veulent faire valoir par eux-mêmes, sans rien connoître aux travaux des champs. Il est divisé en six livres, dont les deux premiers contiennent les notions générales sur la théorie et la pratique de l'agriculture. Dans le *troisième*, l'auteur traite des animaux utiles à la campagne; dans le *quatrième*, des soins qu'exigent les récoltes, et de l'emploi que l'on en fait. Le *cinquième* est relatif à l'éducation des abeilles, et le *sixième* à la chasse aux oiseaux et à la pêche.

(145)

Recueil *de mécanique relative à l'agriculture et aux arts, et description des machines économiques du cit.* Person. 42 *pag. de texte et* 18 *grandes planches in*-4. *Paris, chez* Bernard.

L'intention de l'auteur de ce recueil est d'économiser les forces du malheureux journalier, soumis par la nécessité aux travaux les plus pénibles, et souvent les plus dangereux. C'est dans cette vue qu'il publie ici vingt-cinq projets de machines, gravées d'après ses dessins, et dont les modèles ont été exposées successive-

ment au salon du Musée central des arts depuis 1792. Ces machines sont, 1) machine à bras pour battre, vanner et cribler le grain, et retourner deux gerbes; 2) machine à cabestan faisant le même service et retournant trois gerbes; 3) addition à la précédente, joignant à ces opérations, celles de moudre, bluter, monter et descendre des sacs; 4) machine économique et expéditive pour les desséchemens, etc.; 5) machine sans rouage pour la trituration des matières; 6) moulin qu'un homme fait mouvoir par le même moyen; 7) même mobile employé aux carrières pour l'extraction des pierres, moellons, mines, etc.; 8) nouvelle construction de brouettes, pour en rendre la charge moins pénible au conducteur; 9) perfectionnement des brouettes ordinaires, produisant le même avantage; 10) brouette servant également à l'arrosage des jardins et au transport des matériaux; 11) catapulte en forme de brouette, pour lancer quantité de grenades à la fois, sans qu'elle puisse servir à l'ennemi en cas de surprise; 12) brouette mécanique faisant le service de plusieurs moissonneurs; 13) autre brouette pour accélérer la moisson; 14) machine avec laquelle un seul homme fait mouvoir deux forts martinets de forge, ainsi que le soufflet; 15) pont économique d'une seule arche susceptible d'être transporté; 16) machine peu dispendieuse, dite *parafeu*, pour sauver les incendiés; 17) deuxième *parafeu*, non sujet à la rencontre des flammes; 18) troisième *parafeu*, joignant à cet avantage celui d'être plus expéditif; 19) quatrième *parafeu* pour sauver très-promptement les incendiés et les effets précieux par la maison voisine; 20) perfectionnement du cabestan pour accroître sa force; 21) perfectionnement du cric produisant le même avantage; 22) moulin à bras, dont la puissance est considérablement augmentée; 23) machine sans rouage, faisant agir quatre martinets de forge et six pilons; 24) machine à cabestan qui fait mouvoir douze meules, pour aiguiser et polir les armes blanches. Cet ouvrage très-bien exécuté, mérite d'être apprécié par les mécaniciens.

(146)

Révolution française, *ou Analyse complète et impartiale du Moniteur, y compris l'introduction qui commence en* 1787, *formant quatre volumes in-folio, ou six vol. in-4. Paris, chez* Girardin, *éditeur-propriétaire.*

Cet ouvrage peut remplacer le Moniteur et toutes les autres collections de journaux, et d'autant plus que les erreurs même du Moniteur ont été rectifiées d'après les archives nationales.

Les gravures qui accompagnent l'ouvrage sont au nombre de 60, et représentent les principaux personnages qui ont figuré d'une manière remarquable dans l'histoire de la révolution française, gravées par *Levacher*, la plupart d'après les dessins de *Fragonard*, avec une notice historique et une gravure représentant le trait le plus caractéristique de la vie de chaque personnage, composé et gravé par *Duplessis-Bertaux.*

L'analyse ou table chronologique formant deux volumes in-folio ou trois in-4., est en vente. La table alphabétique qui doit compléter cet ouvrage, jusqu'au premier Vendémiaire an 8, paroîtra incessamment. Elle sera composée de deux vol. in-folio ou 3 vol. in-4., et divisée en trois parties, 1°. noms d'hommes; 2°. noms de villes, pays, républiques, royaumes, etc.; 3°. lois, décrets, discours, etc.

(147)

Vie *privée, politique et littéraire de Beaumarchais, suivie d'anecdotes, bons mots, reparties, épigrammes, satires et autres pièces propres à faire connoître le caractère de cet homme célèbre et singulier. Vol. in-12. fig. Paris, chez* Michel.

Beaumarchais, dit l'auteur, dut sa grande célébrité à une réunion de qualités qui se trouvent rarement dans un seul individu, et à ce tact fin, qui juge avec justesse

justesse les rapports des choses avec les moyens, et qui voit d'un coup-d'œil, ce qu'on peut faire des autres et de soi. Jamais homme n'a réuni à un tel point les qualités et les talens les plus opposés. Dans le même temps qu'il composa un mémoire pour sa justification, il faisoit une entreprise de négoce, et travailloit à un drame, et dans ces trois parties le succès alla souvent même au-delà de ses espérances.

Bien des personnes ont gardé une certaine prévention contre lui, d'autres l'ont calomnié, même après sa mort. Sans prétendre ramener toutes les opinions, l'auteur de cette biographie se contente de peindre l'homme tel qu'il étoit, et de citer ses actions en les exposant sous le jour où elles doivent être vues, pour les juger avec impartialité. Il a consulté, à cet effet, les mémoires les plus authentiques et les traditions qui lui ont paru être exemptes de l'esprit de parti. Il parle même de quelques-uns de ses torts, mais sans animosité. Les fautes de *Beaumarchais*, dit-il, appartiennent à son esprit et à son caractère beaucoup plus qu'à son cœur. Il étoit naturellement bon, quoiqu'il ait paru un peu méchant dans ses écrits, et tous ceux qui ont vécu avec lui, s'accordent à dire qu'au sein de ses amis et dans son intérieur, il étoit doux, sensible et bienveillant.

(148)

Le Buffon des écoles, *à l'usage de la jeunesse, ou Histoire naturelle, calquée sur la classification de* Linné, *avec des descriptions familières, comme celles de* Goldsmith, Buffon *et* Pennant, *traduit de l'anglais de* G Mavor. 2 *vol. in*-12. *ornés de* 103 *fig. Paris, chez* Gueffier.

On a déjà fait le Buffon de la jeunesse, mais ce nouvel ouvrage est et devoit être encore moins étendu. Le but de l'auteur est moins de satisfaire la curiosité, que de la piquer par l'exposition d'un petit nombre d'objets frappans, en se contentant de donner une idée générale des différentes classes d'animaux, et de s'ar-

rêter dans chacune de ces classes, à ceux qui nous intéressent davantage, et dont la connoissance peut faire naître plus facilement le désir de pousser plus loin les recherches. Il s'est conformé au système de *Linné* pour les ordres et les genres, et convaincu de l'inutilité des descriptions verbales de figures, il a donné les figures gravées de quelques-unes des principales variétés, en s'arrêtant plus sur les habitudes et les qualités que sur des distinctions techniques et artificielles.

(149)

Eloge de la vieillesse, *par le citoyen* M***, *avec cette épigraphe :*

» Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour. «

Lafontaine.

Paris, chez Pougens *et* Le Normant.

La vieillesse étoit autrefois plus honorée qu'elle ne l'est de nos jours : on ne la voit plus, ainsi que dans la plupart des anciens gouvernemens, siéger aux premières places, et faire respecter des décisions comme des oracles. Faut-il accuser l'égoïsme et la dépravation des Modernes, du peu d'ascendant qu'elle obtient parmi eux, ou, avant de faire encore sur ce point le procès à notre siècle, ne conviendroit-il pas d'examiner si les vieillards ont toujours les mêmes droits à la vénération publique et à la confiance des peuples? Dans les premiers âges, le savoir d'un homme ne se composoit presque que de ce qu'il avoit vu de ses propres yeux ; la science politique et l'art militaire se réduisoient à un petit nombre d'observations qu'on ne se trouvoit à portée de faire que dans le cours d'une longue vie : aujourdhui, l'expérience n'est plus un fruit tardif des années ; mille portes sont ouvertes pour arriver au sanctuaire, jadis impénétrable de la science ; les rapports multipliés entre les peuples, les moyens de communication plus nombreux et plus faciles, font passer devant nos yeux

une foule d'événemens qui nous portent à réfléchir presque malgré nous, et qui donnent de la maturité aux plus jeunes têtes; un homme à quarante ans, s'il n'est pas étranger à tout ce qui se passe autour de lui, a déjà l'expérience de plusieurs siècles. D'ailleurs, on ne voit plus de ces vieillesses vertes et vigoureuses comme celle de Caton l'ancien, qui, à un âge très-avancé, n'avoit rien perdu de ses facultés morales, et sentoit à peine la diminution de ses forces physiques: nos vieillards, usés par la vie, peuvent bien encore conserver quelques restes d'amabilité; mais, chez eux, toute ardeur est éteinte, toute énergie est détruite; ils ne peuvent exiger et ils n'obtiennent de nous que les égards qu'on doit à la foiblesse.

Mais ces observations, qui peuvent être bonnes aux yeux du philosophe, sont à-peu près nulles aux yeux du poëte; et le citoyen M*** a très-bien senti la manière dont il devoit traiter son sujet, lorsqu'il nous a présenté la vieillesse comme toujours digne de notre vénération, lorsqu'il nous a rappelé les honneurs que lui rendoient l'Egypte, la Grèce et Rome. On aime surtout à lui voir puiser des exemples parmi les grands hommes qui ont illustré notre patrie:

Vois l'heureux d'Aguesseau, libre en sa solitude,
Et tout à la vertu dont il fait son étude;
Vois-le dans ses vergers, le long de ses forêts,
Méditer à pas lents sous ses ombrages frais.
Quel air! quelle grandeur! soit qu'il trace en silence
De ses vastes jardins la pompeuse ordonnance;
Soit qu'avec ses enfans, sur un banc de gazon,
Il daigne associer les ris à la raison....

Veut-il nous montrer le vieillard observateur des lois, et parlant au sénat pour elles?

C'est le grand Lhôpital, l'oracle de la France,
Sans altérer la foi, prêchant la tolérance,
Combattant de la cour les vices, les complots,
Avec les mœurs d'un sage et l'âme d'un héros.

Enfin il cite Sully, pour nous donner un exemple du repos honorable dont jouit le sage, *assis paisiblement au bout de la carrière:*

Ainsi coula ses jours dans sa noble retraite,
Ce Sully que la France aime encore et regrette,
Plein de ce vieil honneur dont son cœur fut nourri,
Et portant sur son sein l'image de Henri.
S'il parut quelquefois dans une cour volage,
Ce fut pour y montrer la dignité d'un sage,
Réprimer les flatteurs et leur rire indiscret.
Alliant, pour son roi, la franchise au respect,
» Sire, lui disoit-il, quand votre illustre père
» Me daignoit des conseils rendre dépositaire,
» Seul avec son ami, de tous ces baladins
» Il écartoit d'abord les frivoles essaims. »

On voit, par ce peu de citations, que le citoyen M*** mérite des éloges, et pour le choix de son sujet, et pour le talent avec lequel il l'a traité. Son vers est en général pur et coulant ; il pense avec sagesse, et s'exprime souvent avec élégance : il a cru, avec raison, que les noms des Lhôpital, des d'Aguesseau, des Sully pouvoient très-bien s'allier à ceux de Nestor, d'Abdolonyme et de Caton. On lui saura surtout gré d'avoir jeté quelques fleurs sur la tombe de madame de Choiseul, dont la carrière, dit-il dans une note, sembloit devoir encore se prolonger pour le bonheur de ses proches, de ses amis, et le soulagement des infortunés.

(150)

Œuvres complètes de Thomas, *nouvelle édition; 7 vol. in-8. Paris, chez* Désessarts; *et chez* Le Normant.

Il est des écrivains qu'on pourroit comparer à ces grands hommes qui ont uni les qualités les plus bril-

lantes et les vertus les plus extraordinaires aux travers les plus insensés et aux vices les plus choquans. Tel est Thomas: son nom rappelle encore plus le souvenir de ses défauts que celui de ses perfections, et il semble que la critique, qui s'est tant exercée sur ses ouvrages, ne puisse se lasser de lui reprocher le gigantesque de sa manière, et l'enflure de son style, devenue proverbe. On diroit que la nature, en produisant des esprits de cette trempe, se propose de faire mieux sentir le mérite de ceux auxquels elle a donné d'être parfaits: les écrivains médiocres, aussi éloignés des grandes vertus que des grands défauts, ne sauroient servir de point de comparaison pour apprécier les écrivains supérieurs; mais un talent, qui sort de l'ordre commun, et qui, en s'élevant à une distance immense au-dessus du vulgaire, ne s'est cependant pas mis hors des atteintes de la critique, rehausse la gloire de ces génies devant lesquels la censure se taît, pour ne laisser entendre que la voix de l'admiration. Lucain redouble mon enthousiasme pour Virgile; la perfection de Racine me paroît plus étonnante, lorsque je songe aux fautes de Voltaire; et les maîtres de l'éloquence française, les Bossuet, les Fénélon, les Massillon, les Rousseau s'agrandissent à mes yeux, quand je les rapproche de Thomas.

Il seroit fort inutile de s'appesantir ici sur ses défauts, et de prouver en détail ce qui a déjà été prouvé cent fois, qu'il a abusé des formes de l'éloquence comme des procédés de la philosophie. Mais on ne sauroit trop faire remarquer que ce qui lui a manqué surtout, c'est cette qualité précieuse, qui met le sceau à toutes les autres, et sans laquelle elles perdent la plus grande partie de leur valeur et de leur éclat, le naturel. Il étoit né sans doute avec les dispositions les plus heureuses, qu'il avoit cultivées par une étude profonde et par un travail assidu: ses ouvrages ont en général un caractère d'élévation extrêmement marqué; on ne peut s'empêcher d'admirer dans l'*Eloge de Descartes*, et plus particulièrement encore dans celui de Marc-Aurèle, des traits d'un sublime qui décèlent l'homme fait pour exercer l'empire de la parole; il pense avec gran-

deur, avec noblesse, avec force; il n'envisage point ses sujets d'une manière commune : ses plans sont vastes, ses cadres sont étendus, ses aperçus sont neufs, hardis et brillans; mais son style toujours tendu, toujours apprêté, toujours pénible, n'a jamais cette flexibilité, cet heureux abandon, cette grâce facile qui, dans les écrits des génies du premier ordre, dérobent l'empreinte de l'art et les ressorts de la composition : on diroit qu'il se complaît à montrer tous les artifices de sa rhétorique; mais, quand on est revenu de l'étourdissement causé par le fracas de ses bruyantes figures, et qu'on veut examiner de plus près sa diction, on est étonné des fautes qui s'y rencontrent en foule; on ne trouve presque pas une phrase qui n'ait besoin d'être refaite; l'incorrection et l'impropriété dominent partout; aucune expression n'a l'air d'être le fruit de l'inspiration qui trompe rarement; chaque terme, chaque construction paroît être le résultat d'un calcul, et d'un calcul souvent très-faux et très malheureux : voilà ce qui l'arrête et le place à une si grande distance des premiers orateurs auxquels il mérite d'être comparé sous beaucoup d'autres rapports; voilà ce qui fait que ses ouvrages sont peu relus, quoique d'ailleurs il ne faille pas, à beaucoup près, les confondre dans cette foule de discours, foibles enfans d'une médiocrité plus sage et plus correcte.

En effet, autant il est au dessous des grands modèles de l'art, autant il me paroît supérieur à tous ceux qui l'ont suivi dans la même carrière : les concours académiques qu'il avoit si fort illustrés, ont été encore honorés après lui de quelques productions distinguées; mais ils n'ont plus rien montré qu'on puisse citer avec justice parmi les monumens de l'éloquence. Si la correction et la pureté du style suffisoient pour constituer un orateur, son successeur immédiat pourroit sans doute prétendre à la même gloire; mais, quelque réputation qu'aient eue dans le temps l'éloge de Fénélon et celui de Racine, les meilleurs sans contredit que l'Académie ait couronnés, depuis Thomas, il faut reconnoître que le premier, où l'on remarque une très-grande élégance, est entièrement dépourvu de force et de chaleur, et

que le second, qu'on ne peut trop relire, quand on veut bien connoître le génie de Racine, n'est qu'une dissertation littéraire supérieurement faite, qui n'a rien d'oratoire que le titre. Il suffit d'avoir une idée des ouvrages de Thomas, pour sentir qu'il auroit tout autrement traité ces deux sujets, qu'il y auroit mis plus de feu, plus d'énergie, plus de vigueur, et surtout plus de grandeur et de noblesse : l'auteur de l'éloge de Fénélon a sûrement beaucoup plus de goût que le panégyriste de Descartes et de Marc-Aurèle; mais il est très-loin de posséder au même degré les autres parties de l'orateur. Après ces deux illustres athlètes, la décadence fut rapide; et, parmi les discours qui ont obtenu les palmes académiques dans les derniers temps, si l'on en excepte l'éloge de Molière par Chamfort, morceau où l'on voit briller plus de finesse et de métaphysique que de talent et d'éloquence, il n'en est pas un qui mérite qu'on s'en souvienne, et qui se soit en effet sauvé de l'oubli.

On peut dire que Thomas contribua, en quelque sorte, lui-même à la chute si prompte du genre qu'il avoit créé. Eblouis par ses succès et par l'éclat de ses grandes qualités, les orateurs, qui aspiroient à la couronne, le prirent pour guide et s'égarèrent par l'imitation malentendue d'un modèle extrêmement dangereux : ils poussèrent l'entortillage, le galimatias du style, et les prétentions ambitieuses de la pensée au dernier degré; c'étoit le comble de la corruption dans l'éloquence; et cette funeste contagion ne se renferma pas dans le cercle des concours académiques : l'école de Thomas, qui dure encore, s'étendit de proche en proche : c'est d'elle que sont sortis, que sortent encore tous les jours ces ouvrages si péniblement contournés, si laborieusement écrits et pensés, si obscurs, si énigmatiques, où l'on étale avec tant de faste, tout le clinquant d'une fausse éloquence, et tout l'orgueil d'une philosophie aussi ténébreuse qu'elle est vaine : frappés de la maladie de leur père, ces enfans qu'il désavoueroit, la reproduisent avec des symptômes plus hideux, et des difformités plus choquantes. Thomas, malgré ses défauts, est un modèle de clarté, de justesse, de précision et de goût, en com-

paraison de ses héritiers et de ses imitateurs; mais il doit servir d'époque à l'entière dépravation du style et à la perte totale de l'éloquence parmi nous;

Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

Avant lui, quelques écrivains avoient donné l'exemple de traiter oratoirement les matières de philosophie et de littérature; mais ils avoient su tempérer par la variété des tons ce que ce mélange pouvoit avoir d'irrégulier et de dangereux; Thomas, dans un *Essai sur les Eloges*, qui, par sa nature, est du genre de l'histoire et de la critique, ne déroge pas un seul moment à la dignité oratoire : cet ouvrage, un des meilleurs qu'il ait composés, n'offre que des énumérations et des tableaux qui succèdent perpétuellement à des tableaux et à des énumérations; son *Traité sur les femmes* présente les mêmes défauts et n'a pas autant de beautés ni autant d'intérêt : l'agrément du sujet ne put amollir sa rhétorique; il étoit rebelle à la grâce. Faut-il s'étonner que ses imitateurs, qu'il avoit instruits à tout confondre, aient écrit sur les Bellons, le Magnétisme et les Finances avec tant d'emphase? Voltaire, dans les derniers jours de sa vie, assistoit à une séance de l'Académie des sciences; Condorcet qui la présidoit, lut en sa présence, pour lui faire honneur, quelques éloges et entr'autres celui de M. de Jussieu : Voltaire fut choqué de l'enflure qui régnoit dans ce discours et dit en sortant : » Il parle de quelques académiciens, comme il parleroit du grand Condé; cela me fait regretter l'ancien » temps; ce n'étoit pas ainsi que louoit Fontenelle ! »

La réputation de Thomas, qui vit toujours, languissoit cependant, et avoit besoin d'être ranimée par la publication de ses œuvres posthumes, qu'on a jointes à cette nouvelle édition : elles consistent dans une correspondance, où l'on aime à retrouver le caractère de cet écrivain, qui fut aussi célèbre par ses vertus que par ses talens, et dans plusieurs morceaux de littérature : on y remarque des *Réflexions sur les langues*;

un

un *Traité de la langue poëtique*, et une *Critique du poëme de la religion naturelle de Voltaire*, ouvrage de la première jeunesse de Thomas, et son début dans la littérature ; car il débuta par attaquer cette même philosophie sous les drapeaux de laquelle il servit dans la suite avec tant d'éclat ; mais ce qui donne encore plus de prix à cette nouvelle édition, c'est cette fameuse *Patreïde*, attendue depuis si long-temps, et qui faisoit dire à Gilbert :

Thomas est en travail d'un gros poëme épique.

Il est rare que les ouvrages annoncés d'avance, avec tant de prétention, remplissent l'attente du public : Nous parlerons de ce poëme dans un prochain numéro, et nous examinerons quel genre de talent Thomas a porté dans la poésie, et quels sont ses titres poétiques.

(151)

NUITS D'YOUNG, *traduction de* Letourneur; *nouvelle édition ornée de figures. 2 vol. in-8. Paris, chez* Calixte Volland; *et chez* Le Normant.

Prenons garde de ne nous corriger d'un excès que par un autre. On a sans doute exalté beaucoup trop le mérite de la littérature anglaise. C'est une manie dont nous sommes en partie redevables à Voltaire; ce n'est pas qu'il ait eu sur cela, non plus que sur tout le reste, aucune opinion fixe. Car nous l'avons vu élever et déprimer tour-à-tour Shakespear et Corneille, trouvant tantôt un prodige de raison, tantôt un prodige d'extravagance, chez les poëtes anglais; de même qu'après avoir mis leur Newton au-dessus de tous les génies de l'univers, il a fini par le traiter de songe-creux. Mais Voltaire a donné le branle aux esprits; et ses disciples qui, pour se donner un air penseur, cherchoient partout, disoient ils, des idées neuves et des conceptions audacieuses, se sont tournés avec admiration vers le théâtre anglais d'où leur maître avoit emprunté ce faux

sublime, ces sentimens gigantesques, et cette prétendue action théâtrale qui n'a fait que gâter la simplicité éloquente de nos grands modèles. Il est aisé de voir jusqu'où cet engoûment a été poussé, puisque de nos jours même un célèbre grammairien ne craint pas d'affirmer que la langue anglaise est la plus parfaite et la plus philosophique de toutes les langues. C'est assurément là le dernier excès de l'admiration; pour qui connoît la conduite ordinaire des passions, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir d'autres personnes s'emporter à un excès tout opposé, et ne plus parler qu'avec dédain des productions du génie anglais. Ce sera sans doute, pour l'admirateur outré, un étrange scandale que d'entendre soutenir que la langue anglaise, aux yeux de la raison et de la philosophie, ne peut entrer en comparaison avec la nôtre; et le parti contraire regardera tout au moins comme une hérésie, qu'on ose dire que notre langue est moins poétique que celle des Anglais. Ce sont pourtant deux propositions, dépendantes l'une de l'autre, que je crois très-soutenables, en vertu du même principe qui a fait dire que les Anciens l'emportoient sur nous, dans les arts d'imagination, comme nous l'emportons sur eux, en matière de philosophie.

La langue anglaise est entièrement conforme au génie des langues anciennes. Ce qui fait cette conformité, ce sont les inversions. Les plus hardies ne l'étonnent pas, dans sa poésie; et il est aisé de faire voir qu'elle y admet des libertés qui nous révolteroient comme, par exemple, de rejeter, d'un vers à l'autre, un adjectif isolé, ainsi qu'on le voit dans ce passage d'Young:

Wake, emerging from a sea of thoughst
Tumultuous. . . . .

» Je m'éveille, sortant d'un océan de pensers — *tumultueux.* »

Cette hardiesse est absolument dans le génie grec, et nous en voyons un exemple au commencement de l'*Iliade:*

» Muse, chante la colère d'Achille — *pernicieuse*. . . . »

Cet adjectif est rejeté au second vers du poëme, composition si contraire à notre esprit, que, pour traduire, nous sommes forcés d'avoir recours aux répétitions: *Muse, chante la colère d'Achille, cette colère pernicieuse.*

Comme il n'est pas question de faire ici un traité du génie des langues, et qu'on est forcé de se renfermer dans les considérations générales, on doit supposer le lecteur pourvu des observations qui conduisent au résultat. Je dis donc que la langue française a cela de propre, qu'elle sacrifie tout à la clarté et à la raison. Et l'on peut regarder comme vrai cette axiôme: *Que tout ce qui n'est pas clair et raisonnable n'est pas français.* Selon ce génie particulier, nous voyons que toute cette langue est construite sur l'ordre dans lequel les idées se présentent naturellement à l'esprit, construction qui est assurément la plus claire et la plus raisonnable, puisque le principal objet, quand on parle, étant de se faire entendre, il n'est pas possible de concevoir un arrangement de mots qui aille mieux à ce but que celui qui se rapporte à l'ordre même de nos conceptions. Je crois que cela n'est contesté de personne; et je n'ai jamais entendu faire d'objections contre la méthode de la langue française que celle-ci. On prétend qu'il est plus naturel de placer l'adjectif avant le substantif, comme le font les Anglais, et de dire, par exemple, *rouge habit* au lieu d'*habit rouge*, par la raison qu'on est d'abord plus frappé de la couleur de l'habit, que de l'habit même. Mais il est aisé de comprendre que cela est plus conforme, il est vrai, à l'ordre des sensations, mais non pas à l'ordre métaphysique des idées; et que s'il est plus naturel aux enfans, aux sauvages, et à tous les êtres qui sont gouvernés par les sens, de s'exprimer à la manière des Anglais, le naturel de l'homme perfectionné, qui rectifie le désordre des sensations sur l'ordre de l'intelligence, ce naturel de la raison veut qu'on nomme la substance avant l'accident; car il y auroit une sorte d'anachronisme à parler autrement, puisqu'il faut commencer par être, avant d'être ceci ou cela.

Mais par quelle différence essentielle de génie se

fait-il que telle langue fasse consister son mérite à suivre un certain ordre constant et régulier, tandis que d'autres mettent leur gloire à intervertir cet ordre? Cela vient, je crois, de ce que, parmi les hommes, les uns, et c'est le plus grand nombre, sont gouvernés par l'imagination, au lieu que les autres sont gouvernés par la raison. Les langues à inversions sont du domaine de la première. Tout s'y rapporte aux sensations. La disposition irrégulière des mots ne pouvant pas avoir pour but d'éclairer la raison, tend uniquement à émouvoir l'imagination de diverses manières. Il est aisé de sentir, en effet, combien cette irrégularité jette de passion et de variété dans le discours; et l'on ne sauroit nier que tout cela ne soit très-favorable à la poésie qui est le langage de l'imagination. Cela est si vrai, que notre langue même, quoiqu'ennemie née des inversions, tolère pourtant, dans la poésie, celles qui ne nuisent pas à la clarté qu'elle aime et qu'elle réclame par-dessus tout; amour suprême, qui fait que le premier principe de notre poétique est de révérer la langue comme une chose sacrée; au lieu que dans les idiômes où se manifeste l'indépendance de l'imagination, les poëtes s'abandonnent à l'audace des figures et à la singularité des constructions, jusqu'à rendre leur langue méconnoissable par toutes les licences qu'ils lui font souffrir. Prétendre donc que la langue française est tout ensemble la plus philosophique et la plus favorable à la poésie, c'est vouloir, selon moi, deux choses absolument contradictoires. C'est comme si l'on prétendoit être, tout-à-la-fois, très-raisonnable et très-passionné, très-emporté et très-méthodique.

N'avons-nous pas eu, me dira-t-on, de très-grands poëtes? Oui, sans doute; et vraisemblablement c'étoient des génies supérieurs à ceux même de l'antiquité, car ils ont su être poëtes, dans une langue qui n'est pas poétique; mais si vous en exceptez nos maîtres du grand siècle, et le seul Rousseau, dans le siècle dernier, tous les autres n'offrent le plus souvent qu'une prose élégante et ingénieuse tant qu'il vous plaira, presqu'uniquement distinguée par la rime, ou bien un style em-

phatique et chargé d'épithètes, et avec cela une monotonie de versification qu'on doit attribuer surtout à l'uniformité importune des chutes, et à l'éternelle ressemblance des constructions. J'en appelle au témoignage des connoisseurs qui sont sincères. Combien de fois, par exemple, se sont-ils trouvés surpris par le sommeil, en lisant la Henriade? Cependant ce poëme, tout destitué qu'il est des grands caractères du génie, est écrit avec une élégance continue. Pourquoi donc sa lecture est-elle insupportable presque à tout le monde? Soyons de bonne foi; c'est que rien ne jette dans un assoupissement plus mortel que cette longue suite de vers uniformes, qui tombent presque toujours de la même manière.

D'où vient le reproche que nous font les étrangers de n'avoir qu'une poésie éteinte et sans vigueur? Croyez-vous qu'il n'y ait là que de l'injustice? pour moi, je ne le pense pas. Il me paroît certain que nos meilleurs poëtes n'ont pas poussé les hardiesses de l'imagination et les transports du style aussi loin qu'ils l'auroient pu faire, retenus en cela non par la timidité de leur génie, mais par celle de leur langue. J'ose affirmer que nous n'avons pas un seul poëme où la magnificence de la poësie et l'invention des images éclate aussi sensiblement que dans *les nuits d'Young*. On se croit transporté, en les lisant, dans un monde nouveau où l'imagination règne seule, et déploie toutes ses richesses. S'il y a comme dans le *Paradis Perdu*, des folies qui répugnent à notre raison, et un luxe que notre goût dédaigne, c'est que nous en jugeons par un esprit bien différent de celui qui les a produites. On admire avec justice le génie du traducteur, et l'art admirable avec lequel il a su accommoder à notre délicatesse, cette pompe étrangère et sublime; mais on ne se doute guère des innombrables sacrifices d'énergie, de précision, de tours hardis qu'il a été forcé de faire à l'impérieuse justesse de notre langue.

(152)

Le malheur et la pitié, *poëme en quatre chants; par* Delille. *Un gros vol. (il y a des éditions de tous les formats.) Paris, chez* Giguet *et* Michaud. (1)

Ce poëme, attendu depuis si long-temps, paroît enfin. Pour satisfaire à l'impatience du public, nous allons essayer de donner une idée du plan de cette nouvelle production du traducteur de Virgile. Nous ne nous permettrons en ce moment ni critique ni éloge: nous attendrons que le poëme soit plus connu, pour l'examiner avec toute l'attention commandée par le grand talent et la juste célébrité de l'auteur.

Le poëte, dans le premier chant, peint la pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parens, les amis, et indistinctement tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent des droits à la pitié des âmes sensibles. Il contient deux épisodes d'un genre et d'un caractère différens: dans l'un, il a peint, avec des couleurs plus sombres et d'une manière plus énergique, les misères de la ville; dans l'autre, avec des teintes plus douces, la misère des campagnes, où elle se montre moins effrayante et moins hideuse. Cet épisode est tout entier d'imagination.

Le second chant a pour objet la pitié des gouvernemens exercée dans les établissemens publics de justice et de charité, dans les prisons, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les guerres de peuple à peuple, même dans la guerre civile. Il se termine par un épisode qui présente un des plus intéressans et des plus terribles tableaux que pût tracer la poésie, celui de deux camps de la Vendée, volant l'un vers l'autre dans un moment

(1) Nous avons donné, il y a quelque temps, un Prospectus qui annonce une édition faite à Londres; il paroît que les éditeurs de Paris auront devancé les premiers. Mais la présence de l'auteur en Angleterre fera pencher pour l'édition faite sous ses yeux.

de trève; toutes les animosités oubliées, toutes les fureurs suspendues, la nature et le sang reprenant leurs droits; chacun reconnoissant, embrassant son ami, son parent, le compagnon de son enfance; et au milieu de cet attendrissement et de cette allégresse universelle, le signal terrible du retour à leurs drapeaux, et du renouvellement des combats.

Le troisième chant a pour sujet la pitié dans les temps orageux des révolutions; et c'est là que le poëme prend davantage la couleur d'un ouvrage de circonstances. Mais l'auteur a eu soin d'attacher tous les détails à des idées générales; il a cherché les sources de la pitié; il les a trouvées dans la grandeur déchue, dont on mesure les malheurs par la hauteur de sa chute; dans le spectacle de la beauté malheureuse, de la vertu proscrite, de la vieillesse et de l'enfance persécutées. Il y avoit dans ce sujet un grand écueil à éviter; c'est la monotonie de ces scènes innombrables de supplices et de massacres. Pour donner quelque variété à ces terribles peintures, l'auteur y a mêlé quelquefois des images douces et même riantes. C'est dans la même intention qu'il y a ajouté un éloge si touchant et si bien mérité des femmes, qui, presque toutes, sont montées à l'échafaud avec un courage dont l'histoire offre à peine quelques exemples. Enfin, pour donner à cet épouvantable tableau toute la variété qu'il peut admettre, M. l'abbé Delille a terminé ce chant par la description d'une fête champêtre instituée en l'honneur de ces douze filles de Verdun, également intéressantes par leurs vertus et leur beauté, toutes immolées dans un même jour, et dont la mort prématurée rappelle d'une manière si touchante ce mot charmant d'un Grec, après une bataille où la jeunesse athénienne périt en foule: *L'année a perdu son printemps!*

Dans le quatrième chant, enfin, l'auteur a peint la pitié dans les temps de proscriptions et d'exils. Là, se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie. On lira dans ce chant un épisode intéressant par sa nouveauté: c'est l'histoire de deux jeunes époux qui, voulant fuir

bien loin du spectacle douloureux de leur patrie, se sont établis sur les bords de l'Amazone, y ont porté les arts et les productions de leur patrie; y sont devenus constructeurs, cultivateurs et fermiers. L'auteur, après avoir lu à un de ses amis cet épisode imaginé par lui, pour donner plus d'intérêt à son ouvrage, apprit avec étonnement et avec plaisir que ce récit n'étoit point une vaine fiction, mais l'histoire réelle de deux jeunes époux d'une famille très-connue; seulement le lieu de la scène est différent, et le poëte se trouve avoir placé dans l'Amérique méridionale, un fait arrivé dans le nord de cette partie du monde. L'histoire touchante de ces deux époux est rapportée toute entière dans les notes qui suivent ce poëme. Beaucoup d'autres notes explicatives présentent les détails auxquels la poésie ne pouvoit descendre.

Nota. Les libraires Giguet et Michaud, qui ont acquis le porte-feuille de M. l'abbé Delille, publieront successivement, dans tous les formats et dans l'ordre qui suit, les divers poëmes auxquels cet auteur met en ce moment la dernière main : La traduction du *Paradis perdu*, de Milton; *l'Imagination*, en huit chants; la traduction de *l'Enéide*; *les Trois règnes de la nature*, en huit chants. Ils imprimeront aussi les *Poésies fugitives* de M. Delille, aussitôt que ce poëte les aura toutes réunies.

(153)

Lettres inédites *de Henri IV et de plusieurs personnages célèbres tels que Fléchier, Larochefoucauld, Voltaire, le comte de Caylus, Anquetil Duperron, etc.; ouvrage dans lequel se trouvent éclaircis plusieurs points d'histoire très-curieux, et devant faire suite aux œuvres de ces hommes illustres; imprimées sur les originaux, avec des notes, une introduction et une table raisonnée des matières; par* A. Sériéys, *bibliothécaire du Prytanée français. Vol. in*-8. *Paris, chez* Tardieu.

C'est

C'est de ce recueil intéressant, si toutefois on peut ne pas douter de l'authenticité de tout ce qu'il contient, qu'est tirée une réponse de Henri IV à une harangue de l'évêque de Tours, citée dans quelques papiers français, qui, dans les circonstances présentes pouvant aisément fournir des applications, n'a sûrement pas été citée sans dessein ; ce qui nous engage à la répéter.

. . . . » A la vérité je reconnois que ce que vous avez dit est véritable ; je ne suis point auteur des innovations ; les maux étoient introduits auparavant que je fusse venu. Pendant la guerre, j'ai couru où le feu étoit le plus allumé pour l'étouffer : maintenant que la paix est venue, je ferai ce que je dois faire en temps de paix. Je sais que la religion et la justice sont les colonnes et fondemens de ce royaume, qui se conservent de justice et de piété ; et quand elles ne seroient, je les y voudrois établir, mais pied à pied, comme je ferai en toutes choses. Je ferai en sorte, Dieu aidant, que l'église sera aussi bien qu'elle étoit il y a cent ans. J'espère en décharger ma conscience et vous donner contentement ; cela se fera petit à petit : Paris ne fut pas fait en un jour. Faites, par vos bons exemples, que le peuple soit autant excité à bien faire, comme il en a été par ci-devant éloigné. Vous m'avez exhorté de mon devoir ; je vous exhorte du vôtre : faisons bien vous et moi ; allez par un chemin et moi par l'autre, et si nous nous rencontrons, ce sera bientôt fait. Mes prédécesseurs vous ont donné des paroles avec beaucoup d'apparat ; et moi, avec jaquette grise, je vous donnerai les effets. Je n'ai qu'une jaquette grise ; je suis gris par dehors, mais tout doré en dedans. »

(154)

MORALE *des Patriarches et des Prophètes* ; 2 *vol. in*-18. *Paris*, *chez* Poncelin ; *et chez* Le Normant.

Les livres sont faits pour les hommes. Ils doivent être accommodés à leurs besoins. On ne doit pas s'imaginer qu'il suffise de leur parler de la morale et de

l'Ecriture sainte pour les rendre meilleurs. C'est une erreur pieuse qui a souvent de très-mauvaises conséquences. Telle instruction est poison ou remède, selon les temps et les mœurs; et il y a une manière de présenter la vérité qui l'expose au mépris. Vous avez beau dire que votre sujet est très-édifiant, si vous ennuyez, nous n'édifiez personne. C'est bien pis si vous êtes ridicule. Vous tendez un piége à la foi renaissante. Vous oubliez que le siècle n'est pas propre à goûter une compilation sans esprit.

Conçoit-on bien qu'un homme qui veut proposer en exemple la morale des Hébreux, n'imagine pas de meilleur moyen que de copier nuement le texte des histoires, où leurs crimes sont rapportés avec une fidélité si admirable? Ainsi, au chapitre *de la Morale des Juges*, vous trouvez l'histoire du Lévite d'Ephraïm, avec toutes ses horreurs, sans qu'aucune réflexion vienne aider l'esprit fatigué, à tirer quelqu'instruction d'un si effroyable spectacle : et ce compilateur appelle cela un traité de morale pour la jeunesse; et il n'a pas compris que l'historien sacré a dû exposer les choses de cette manière; mais que le moraliste doit suivre une toute autre méthode, puisque son devoir est de développer aux hommes les importantes leçons qu'on peut puiser dans les malheurs même qui souillent l'histoire.

L'auteur de la *Morale des Patriarches* ignore-t-il donc de quelle manière elle est exposée dans le beau traité des *Mœurs des Israëlites ?* C'est là qu'on peut étudier ces premières familles du monde, jouir du spectacle de leurs mœurs naïves, de leur candeur, de leur vie champêtre, et de cette philosophie véritable que donnent les lumières naturelles. Si l'âge d'or a jamais existé sur la terre, c'est là sans doute qu'il le faut chercher. Quelle nation s'est conservée plus long-temps dans la simplicité de ses pères et dans l'héritage de leurs vertus? Il ne s'est guère écoulé moins de 500 ans du temps où l'amant de Rachel travailla durant quatorze ans pour obtenir sa main, à celui où Booz, charmé de la modestie d'une jeune glaneuse, l'épousoit dans son champ, au milieu des moissons. Ce temps fut le

règne de la félicité pastorale, et il faut avoir bien peu de goût ou d'étranges préjugés pour ne pas sentir ce que ces mœurs ont de délicieux et d'incomparable.

(155)

STERNE; *traduction nouvelle, par* Paulin Crassous. 3 *vol. in*-18. *Paris, chez* Didot, *an X*—1802.

Auteur vif et spirituel, moraliste enjoué, d'un caractère aussi singulier que sa personne, Sterne n'a point encore eu son égal chez aucun peuple, et probablement il sera long-temps, dans son genre, un modèle inimitable. Ce n'est ni Lucien, ni Montaigne, ni Rabelais, et pourtant il a quelque chose de ces trois écrivains originaux. Il a leur finesse, une partie de leurs idées, leur gaieté et leur agréable abandon. Il est plus libre, plus assuré, plus indépendant qu'eux dans sa marche. Tantôt c'est un sylphe, tantôt c'est un gnome; tantôt il danse sur la pointe d'une aiguille et tantôt il revient aux matières les plus relevées. A propos d'une épingle, il va parler de la misère de l'espèce humaine, et devient le précepteur des nations. Nous croyons le tenir un moment; nous le croyons, et il nous échappe presqu'aussitôt. Le sel de la plaisanterie assaisonne les réflexions les plus sérieuses, et ce mélange du grave avec le badin ne sauroit manquer de dérider le front de l'homme le plus austère, et de le forcer à rendre son tribut d'hommages à cet écrivain, qui sait à-la-fois faire *couler une larme et naître un sourire*, mais qui plus souvent réjouit le cœur, car toutes ses conceptions se tournent en facéties, et le rendent le Démocrite des siècles modernes, comme Young, par ses productions, toutes empreintes de mélancolie, en est devenu l'Héraclite.

Un seul reproche peut être adressé à l'auteur du *Voyage sentimental*, et ce reproche peut s'adresser également à la plupart des écrivains anglais qui jettent négligemment leur philosophie, sans trop s'inquiéter si

cette semence peut lever et fructifier dans les lieux où ils la laissent tomber.

Si Crassous avoit déployé moins de talent dans son ouvrage, nous nous bornerions à parler de l'original, pour nous dispenser de parler du traducteur, et nous ne lui adresserions aucune observation critique. Il avance un principe faux, lorsqu'il dit dans son *Avertissement* : » Je me suis fait un principe de conserver scru-» puleusement les moindres traits, à l'exemple des » peintres qui, pour mieux prendre la ressemblance, » copient dans leurs portraits jusqu'aux petites inégali-» tés, jusqu'aux taches légères qu'on découvre parfois » sur la peau. » C'est bien là l'occasion de répéter pour la millième fois le proverbe : *Comparaison n'est pas raison*. Comme l'art du traducteur diffère essentiellement de l'art du peintre, je répondrai qu'il vaut mieux écorcher de temps en temps la peau, que de représenter trop fidèlement son modèle, et s'exposer à dire : *Ce pouilleux de prébendier*. Vouloir traduire trop littéralement, c'est tuer l'esprit de son auteur.

Crassous adopte des termes qui sont populaires, ou qui ne sont point reçus dans notre langue, entr'autres, ils *aveignent*, *tricher par des peintures*, *ignorans dodus*, *ingénérosité*, etc. Du reste, nous nous plaisons à le redire, le citoyen Paulin Crassous vient, par cette traduction, de mériter un titre à l'estime publique, et à la reconnoissance de tous les Anglais jaloux de voir étendre au-dehors la renommée de leurs grands écrivains. Assez d'autres sans lui, prennent la peine de nous faire connoître ces ouvrages d'un jour, enfanté par le désœuvrement, et qui vont expirer sur la toilette des femmes. Félicitons-le d'avoir eu le courage de lutter contre la réputation du traducteur Fresnais (1), et d'avoir

(1) Une partie de la traduction publiée sous le nom de Fresnais, a été faite par le marquis de Bonnai, celui qu'on a vu à l'Assemblée constituante ; il y a même ajouté quelques chapitres, purement d'invention, qui de l'aveu de tous ceux qui s'en sont aperçu, ne déparent point l'ovrage, et font pardonner cette petite supercherie.

fait aimer davantage une production étrangère, sur laquelle le génie a imprimé le cachet de l'immortalité.

(156)

Principes d'éducation, *tirés des ouvrages de Fénélon, Rollin, Fleury, etc. vol. in-12. Paris, chez* Vanackere, *et à Lille.*

Instruisez votre enfant, et il vous consolera, et il fera les délices de votre âme. Il y a trois mille ans que le roi Salomon enseignoit ainsi à son peuple l'importance de l'éducation; et il n'y a pas de père tendre qui n'entende retentir au fond de son cœur, de si touchantes paroles. Sainte éloquence, qui respire la vertu, et qu'on devroit retrouver sur les lèvres de tous les pasteurs des nations!

Il n'a pas été donné à la philosophie d'instruire les hommes de cette manière. Elle n'a pas ce langage qui sait aller au cœur. C'est bien vainement qu'elle effecte le style sentimental. C'est un art bien stérile que celui de ces auteurs de romans sur l'éducation, qui semblent ne respirer que tendresse pour les enfans, lorsqu'on ne peut oublier la manière dont ils ont traité les leurs, et le sort qu'ils ont préparé aux nôtres. Qu'on me montre, dans les livres de ces précepteurs si tendres, rien qui approche de cette simple phrase de Salomon : *Erudi filium tuum, et refrigeraberit te, et dabit delicias animæ tuæ.* Il y a là quelque chose qui vous remue les entrailles malgré vous. Je plains celui que cette simplicité ne touche pas.

Ce recueil de principes d'éducation, quoique tiré des meilleurs sources, n'a pas tout le mérite qu'un ouvrage de cette nature pourroit avoir. Il ne suffit pas, pour faire un livre, d'extraire çà et là des idées excellentes, et de les coudre comme des lambeaux; pour comprendre l'ordre qui doit les unir, et l'esprit qui les doit animer, il faut se les rendre propres par la méditation, de manière à voir soi-même toute la suite, aussi bien que ceux qui les ont conçues; et c'est ainsi seulement qu'on

en peut composer un corps de doctrine qui ait de la substance et de la chaleur. Les idées éparses et sans liaison ne profitent qu'à celui qui a déjà dans la tête un enchaînement tout formé, auquel se rattache tout ce qu'il acquiert. Voilà pourquoi ceux qui ont beaucoup médité goûtent singulièrement les ouvrages tels que les *Pensées* de Pascal, où on leur épargne les longueurs inévitables du discours; ils voient de la première vue tout ce qu'on veut leur dire; ils voient dans le principe toute l'étendue des conséquences. Le moindre aperçu découvre à ces vues d'aigle une vaste perspective.

On doit regretter que Fénélon n'ait pas écrit sur l'éducation quelque chose d'approfondi. Cet esprit si sage et si brillant tout-à-la-fois n'eût pas mis sa gloire à inventer des nouveautés précieuses; il ne se seroit pas fait un jeu de bouleverser les coutumes. Il nous eût fait voir l'excellence de ces mêmes institutions où des esprits légers n'ont voulu voir que des abus. Quelle autorité son génie pouvoit donner aux préceptes! De quels charmes sa sensibilité savoit orner la raison! Il faisoit aimer et la leçon et le maître. Le petit traité qu'il nous a laissé sur *l'Education des filles*, est moins le fruit de la méthode et de l'esprit, que l'inspiration d'un cœur qui se répand. C'est un ouvrage fait pour les mères; et celles qui sont dignes de ce nom, qui ne s'imaginent pas que tout leur devoir consiste à allaiter leurs enfans, lorsque leur âme demande une nourriture plus précieuse, celles-là n'ont pas besoin de chercher ailleurs des instructions plus solides, ni un maître plus éloquent.

(157)

Lettres *à mad. de C**, sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle, suivies d'une méthode élémentaire de botanique, par* L. B. D. M. *Paris, chez* Levrault, frères; *et chez* Le Normant.

A mesure que l'étude des sciences devient plus familière, le besoin des livres élémentaires se fait sentir:

les savans, peu jaloux d'initier ce qu'ils appellent les gens du monde à leurs mystères, se sont retranchés long-temps derrière l'aridité de leurs nomenclatures, où l'obscurité de leurs méthodes, les volumineux ouvrages sortis de leur plume, ont, sans doute, beaucoup contribué au progrès des sciences, mais ont peu servi à en faire naître le goût.

Dans le dernier siècle cependant, un littérateur célèbre, tout-à-la-fois savant et homme du monde, essaya avec succès (pour sa gloire seulement) de propager l'étude de l'astronomie : le livre des *Mondes* fit époque dans les sciences comme dans les lettres; il est dans toutes les bibliothèques, il a été lu partout; mais, comme le dit J. J., *les astres sont placés loin de nous; il faut des connoissances préliminaires, des instrumens, des machines et de bien longues échelles pour les atteindre et les rapprocher à notre portée.* L'ouvrage de Fontenelle éleva singulièrement sa réputation, mais lui seul recueillit les fruits de cette tentative d'un genre nouveau alors. Toutefois le langage scientifique perdit de son austérité; on s'accoutuma insensiblement à ne plus croire impossible de pénétrer de si hauts mystères, sans renoncer à de plus agréables loisirs. Et plus tard, le philosophe génevois, entraîné, comme il le dit lui-même, par un instinct fort naturel, vers l'étude de la botanique, essaya, avec plus de succès, d'en inspirer le goût à ce sexe, *créé pour jouir avec délices de tout ce qu'il y a de pur, d'innocent et d'aimable dans la nature.* Mais si la botanique lui doit de nombreux amis, on ne peut se dissimuler que le cadre élémentaire qu'il a tracé ne soit beaucoup trop resserré. Les lettres de J. J., écrites avec une éloquente simplicité, feront toujours naître, dans les âmes sensibles, le goût de cette science pleine de charmes; mais elles ne suffisent pas pour la cultiver avec fruit. L'auteur des *Lettres à mad. de C***, en embrassant le même but, a voulu l'étendre davantage, éviter surtout aux jeunes botanophyles les difficultés rebutantes, les nombreux dégoûts que présente au premier abord une nomenclature qui ne peut avoir d'attraits que par ses développemens.

Toute la première partie de l'ouvrage n'est, d'après l'auteur lui-même, qu'un commentaire badin du *systema sexuale.* Le mélange de la prose et des vers, quelques épisodes heureusement amenés, répandent un nouveau charme sur cette suite de tableaux galans.

Au milieu des morceaux très-agréables, des gracieux détails qu'offrent ces douze premières lettres, on trouve quelques taches qu'un examen plus sévère eût aisément fait disparoître. On peut reprocher à l'auteur d'avoir conservé par fois trop d'énergie aux *Gaudent* du naturaliste suédois; d'avoir surtout plutôt consulté son imagination badine qu'un goût épuré, en se livrant à quelques plaisanteries qui paroissent d'autant plus déplacées, qu'alors seulement leur inconvenance n'est point rachetée par cette délicatesse, ce brillant de pensées et de style, qui sont le ton général de l'ouvrage.

Dans le second volume, l'auteur offre à son élève des notions sur quelques sujets d'histoire naturelle et de physique; il a voulu donner une courte suite au charmant livre des *Mondes*, et l'on peut dire, sans partialité, que sa manière d'esquisser lui assure une place distinguée auprès de son modèle. Sa prose est toujours pure, facile et brillante; on n'y trouve aucune trace de ce néologisme qui infecte aujourd'hui notre littérature. Ses aperçus sont rapides, ses développemens heureux, et il étoit difficile de renfermer plus de choses et de meilleures choses dans un aussi petit cadre.

Le second volume qui mérite à tous égards le titre de livre élémentaire, est plus particulièrement destiné à passer entre les mains des jeunes personnes, il leur offre, avec des notions préliminaires sur la division du règne végétal, et l'idiôme des botanistes, une classification méthodique combinée d'après celles de Jussieux, Lamarck et l'Estiboudois, tout-à-la-fois plus appropriée aux besoins des adeptes, et plus analogue sous quelques rapports à la division des familles naturelles: l'ouvrage se termine par l'indication d'une méthode à suivre pour la dessication des plantes et la formation d'un herbier.

(158)

COURS DE MINÉRALOGIE, *rapporté au tableau méthodique des minéraux, par* Daubenton, *ou démonstrations élémentaires et naturelles de minéralogie; par* N. Jolyclerc. *Un gros vol. gr. in*-8. *Paris, chez* Pankouke.

L'auteur a préféré la méthode de *Daubenton*, comme la plus claire et la plus facile : elle présente toutes les productions minéralogiques suivant les noms qui leur sont communément donnés dans les arts, ou assignés par la nomenclature des chimistes. L'auteur a enrichi ce travail de ses propres recherches et observations, en consultant les écrits de *Linné*, *Hauy*, *Lacépède*, *Vauquelin*, *Lametherie*, *Buffon*, et les découvertes de *Baumé*, *Lavoisier*, *Sage*, *Fourcroy*, *Chaptal* et autres. Il s'est proposé de donner un écrit purement élémentaire et des leçons simples sur les substances naturelles, leur physique, leur combinaison respective et la nécessité de leur réunion pour former des minéraux. Ceux qui désirent plus de développement les trouveront dans l'excellent ouvrage publié tout récemment par le cit. *Hauy*. L'ordre adopté par l'auteur et celui d'après lequel on a classé les Musées d'histoire naturelle et celui de l'Hôtel des monnoies, et qui divise tous les minéraux en cinq ordres généraux, savoir : 1) sables, terres et pierres; 2) sels fossiles solubles dans l'eau; 3) substances inflammables non-métalliques; 4) métaux et demi-métaux, et 5) substances volcaniques ou volcanisées.

(159)

Sur la philosophie minéralogique et sur l'espèce minéralogique, par le cit. D. Dolomieu. *Vol. gr. in*-8. *de* 128 *pages. Paris, chez* Bossange, Masson *et* Besson, *et* Villiers.

Le savant *Dolomieu* a consigné, dans cette dissertation, le résumé de ses leçons sur les moyens de distin-

guer les minéraux entr'eux, et sur leur spécification, afin de pouvoir y renvoyer ceux qui fréquenteroient le cours de minéralogie, qu'il s'étoit proposé de faire, si la mort ne l'en eût empêché. L'ouvrage divisé en dix paragraphes offre les sujets suivans; 1) l'espèce minéralogique en général; 2) l'espèce considérée dans son existence; 3) l'espèce considérée dans sa constitution; 4) l'espèce considérée dans sa représentation; 5) l'espèce minéralogique considérée dans ses modifications et dans ses diverses circonstances; 6) l'espèce considérée dans ses propriétés, facultés, prédispositions, habitudes et fréquentations; 7) l'espèce considérée dans ses relations analogiques et dans ses caractères distinctifs; 8) l'espèce considérée dans l'ordre méthodique, et 9) l'espèce comparée aux espèces improprement dites ou *sortes*; 10) motif pour changer la première définition donnée de l'espèce, et nouvelle définition.

(160)

MÉTROLOGIE *constitutionnelle et primitive, comparées entr'elles et avec la métrologie d'ordonnances.* 2 *gros vol. in-4. Paris, chez* Jansen.

L'auteur appelle *Métrologie constitutionnelle* le système métrique décimal, *mesures d'ordonnances*, celles qui étoient en usage en France avant le nouveau système, et dont la valeur a été fixée par des lois et par des jugemens à différentes époques de la monarchie; il appelle enfin *métrologie primitive*, celle d'un peuple primitif qui auroit pris la base de son système métrique dans la grandeur de la terre, tel que celui des plus anciens peuples.

L'auteur prouve que cette antique métrologie est la même que la métrologie constitutionnelle : l'une et l'autre ayant pour base commune le cercle du méridien terrestre mesuré aussi exactement dans les temps les plus anciens, qu'il l'a été par les astronomes modernes; qu'il n'y a de différence entre l'une et l'autre, que dans la graduation de leurs échelles métriques, et que cette

différence provient uniquement de ce que les premiers métrologues ont employé, pour diviseurs de leurs échelles, non seulement le nombre *deux* ou *cinq*, dont se compose notre progression décimale, mais encore le nombre *trois;* ce qui facilitoit d'autant plus les intercallations sans s'écarter des proportions harmoniques. L'auteur appuie ces assertions de notices historiques sur les poids et mesures des trois métrologies, et en particulier sur la véritable origine de nos poids et mesures d'ordonnances.

L'ouvrage divisé en six sections traite, 1) de l'usage du mètre, de son carré et de son cube, pour l'aunage, le toisé, le cordage, le mesurage, le jaugeage, et pour les grosses pesées; 2) de l'emploi des multiples décimaux du mètre et de leurs carrés, pour les mesures itinéraires, d'arpentage et topographiques; 3) et 4) de l'emploi des diminutifs décimaux du mètre et de leurs cubes, pour la détermination, tant des petites mesures, que des petits et moyens poids; 5) des nouvelles monnoies métalliques, tant de celles d'or et d'argent, que de celle en bronze épuré; 6) des rapports des mesures, poids et monnoies d'ordonnances, avec les mesures, poids et monnoies constitutionnels et des tables.

(161)

DÉCOUVERTE *de la cause interne des maladies du corps humain, ou Traité de la manière d'opérer sciemment la guérison des malades; par* J. Pelgas. *Vol. in-*8. *Angers et Paris, chez* Leroy.

La dégénération et la putréfaction des humeurs sont, selon l'auteur, les deux principales causes internes des maladies, et l'art du praticien se réduit à connoître l'espèce qu'il faut combattre, le siège qu'elle occupe et les remèdes propres à l'évacuer. Il proscrit la saignée d'après le principe, que le sang n'est jamais superflu, puisqu'il est l'origine de toutes les fonctions vitales. Cette doctrine a sur la méthode opposée l'avantage d'être moins meurtrière, et de s'appliquer à un plus

grand nombre de cas, parce que la plupart des maladies, et surtout celles de nos climats, ne reconnoissent pour principes que des causes humorales. La méthode du cit. *Pelgas* a été professée plus ou moins généralement, et défendue par des médecins célèbres, avant et depuis l'adoption de la saignée.

(162)

Cours *de médecine légale, théorique et pratique, par* J. J. Belloc. *Vol. in*-8. *Paris, chez* Méquignon l'aîné.

Le travail du cit. *Belloc* n'avoit d'abord pour but que l'instruction de ses élèves; encouragé par l'approbation de la société de médecine de Paris, il s'est décidé à livrer au public le résultat de ses recherches et de ses observations. Son ouvrage, utile aux médecins et aux chirurgiens, l'est encore à tous les juges et hommes de loi, auxquels il apprendra combien il faut de prudence et de sagacité dans la rédaction de leurs rapports.

Après avoir exposé la manière de faire les rapports, l'auteur passe aux circonstances qui les exigent. Les questions sur la grossesse, les diverses espèces d'accouchemens et les avortemens y sont discutées et résolues avec toute la précision possible. Les chapitres suivans roulent sur les signes de virginité, le viol, la stérilité, l'impuissance, l'aliénation d'esprit, les empoisonnemens, les asphixies, les blessures, etc. et l'auteur termine son ouvrage, en indiquant la manière de faire les dispenses et d'établir l'arbitrage en médecine.

(163)

Recherches *sur le vomissement, sur les causes multipliées directes ou sympathiques, avec un aperçu des secours qu'on peut lui opposer dans les différens cas, par* Bouvenot. *Vol. in*-18. *Paris, chez* Méquignon l'aîné.

L'auteur recherche les causes directes des vomisse-

mens, montre qu'elles sont différentes, et qu'elles agissent d'une manière très-distincte, selon qu'elles affectent l'une ou l'autre des trois membranes qui composent l'estomac, ou toutes ensemble. Il passe ensuite à l'examen des causes dont l'influence sympathique soulève ce viscère, et termine par des considérations générales sur les moyens médicamentaux, qu'on peut opposer au vomissement dans tous les cas.

(164)

L'Art de brasser, *traduit de l'anglais de M.* Combrune, *renfermant les principes de la théorie et ceux de la pratique. Vol. gr. in-*8. *Paris, chez* Le Normant.

L'ouvrage de M. *Combrune* est devenu en Angleterre le guide de tous les brasseurs; il a été traduit en allemand et méritoit de l'être en français, parce que cet art n'est pas encore bien connu en France, et qu'on s'y contente d'une routine aveugle. L'ouvrage est divisé en deux parties; la première contient les principes de la théorie pour brasser la bière; la seconde contient la pratique de cet art traité en vingt chapitres. On y trouve tous les détails relatifs aux différentes opérations, et comme le brassage de la bière est dans plusieurs départemens de la France un objet de rapport public, on doit savoir gré au traducteur d'y avoir fait connoître cet ouvrage.

(165)

Manuel *nécessaire au villageois pour soigner les abeilles, les dépouiller en un instant sans leur nuire, les transvaser, enlever au miel son acreté, etc.; par* C. P. Lombard. *Vol. gr. in-*8. *fig. Paris, chez* Migneret, Duchesne *et* Renouard.

L'auteur a réduit en 135 articles les soins qu'on doit donner aux abeilles, et l'utilité qu'on en peut retirer.

Après avoir donné un abrégé de l'histoire naturelle des abeilles, il compare les ruches anciennes aux modernes, et indique une nouvelle espèce de ruche qu'il nomme *villageoise*, et dont il indique la construction.

Dans la seconde partie il expose les moyens de se garantir de la piqûre des abeilles, et le remède qu'il faut y apporter; la manière de gouverner et soigner les abeilles dans tous les mois de l'année, etc. Dans la troisième et dernière, il indique la manière de disposer le miel et la cire pour les faire passer dans le commerce, ainsi que l'utilité et l'agrément que l'on peut retirer de la cire et du miel dans le ménage, etc.

(166)

Le génie du christianisme, *par M.* de Châteaubriant. 5 *vol. in*-8. *Paris*, *chez* Migneret *et* Le Normant. 1802.

Autre temps, *autres mœurs*, s'écrieront quelques personnes en lisant cet ouvrage. Qui auroit pensé, il y a quelques siècles, à prouver que la poésie pouvoit tirer un grand parti de la religion chrétienne? L'annonce seule de ce projet eût pu, dans certains pays, mener son auteur au bûcher; dans d'autres, on auroit rejeté, avant de l'approfondir, l'idée qu'un art qui ne s'embellit que par des fictions, pût avoir un rapport bien grand avec une religion que la raison a toujours distinguée de toutes les autres. Mais il est deux genres de poésies, celle qui parle aux sens, et celle qui parle au cœur; la première appartient au paganisme, c'est là où elle a dû s'exercer avec des avantages qu'on ne sauroit ni ne voudroit trouver ailleurs; la seconde se nourrit de grands sentimens; et les rapports de l'homme avec son créateur dont le christianisme nous enseigne l'existence, tout ce qu'il a établi pour graver en nous ces rapports, n'ont pu que développer des sentimens sublimes et les entretenir; c'est là ce qui fait la base des principes que M. de Châteaubriant a voulu démontrer. Il les a appuyés sur une véritable histoire du chris-

tianisme remplie d'épisodes les plus touchans, et toujours écrite d'un style relevé et enrichi continuellement des images les plus brillantes. Si l'ouvrage étoit écrit en vers, ce seroit sans contredit un beau poëme. Il est d'une telle importance que tous les journaux en parleront certainement avec le plus grand détail, et comme nous n'en avons encore parcouru qu'une très-petite partie, nous nous bornerons aujourd'hui à cette annonce. Nous ne pouvons cependant terminer sans nous permettre une réflexion qui nous semble aussi juste qu'elle est affligeante : c'est que l'idée d'un semblable ouvrage ne pouvoit venir à un homme qui a autant de connoisnoissance de l'esprit de son temps que de désir d'être utile à ses contemporains, qu'au milieu de l'épicurisme qui infecte et mine la société, et qui fait sentir aux personnes les plus sages et qui en sont le plus éloignées, qu'on ne sauroit émouvoir une génération qui s'est repliée sur elle-même, si nous osons nous exprimer ainsi, qu'en frappant ses sens en même temps qu'on étonne son esprit. Puisse cette route conduire jusqu'à son cœur!

N.

(146)

Mémoire sur l'imprimerie et la librairie, *considérées dans leurs rapports avec la morale, la politique et le commerce; par S** C**. Brochure d'environ* 60 *pages. Mai* 1802. *Se trouve à Brunswick chez* Simon, *et à Leipzig chez* Besson.

Nous trouvons d'abord un avis d'éditeur conçu en ces termes: » Ce Mémoire a paru par morceaux dans » le *Spectateur du Nord;* mais quelques personnes » ayant désiré l'avoir réuni, l'auteur l'a revu et corrigé » de manière qu'il n'y a guère de page où il n'ait fait » quelque correction : de plus il l'a augmenté de plusieurs notes. »

Quoi qu'il en soit, il est peu de sujet aussi important que celui qui est traité dans ce Mémoire; mais aussi il

en est peu qui soit plus difficile à traiter. L'auteur l'a considéré dans une étendue qui ne lui permettoit guère de se développer dans un si court espace : aussi la plupart de ses idées semblent jetées comme s'il les présentoit seulement à la méditation de ceux qui voudroient écrire sur la même matière ; que ce fût d'abord son projet ou non, c'est ce qu'il paroît avoir senti quand il dit : » Si je rencontre seulement une idée utile, si celle de » traiter un semblable sujet faisoit seulement naître » l'envie à des écrivains plus capables de s'en occuper » aussi, j'aurois rempli mon but etc. »

Il considère *la liberté de la presse* comme une atteinte portée à la liberté de penser, en laissant prendre à un petit nombre d'hommes le droit d'influencer l'opinion de tous. Il part de ce principe pour établir la nécessité de règlemens sévères sur ce droit abandonné maintenant au premier venu. On conçoit que cette nouvelle manière d'envisager la question doit conduire à des résultats bien opposés à tous ceux qui se trouvoient, il y a dix ans, dans les écrits où l'on discutoit le même sujet. Bien loin de croire, cependant, les systèmes de la véritable liberté contraires au sien, il prouve que plus un gouvernement repose sur ces systèmes, plus il est de son devoir de restreindre la liberté de la presse.

N.

